RÉFLEXIONS SUR LES DIFFICULTÉS DE LA TRADUCTION DES *REALIA* : LE CAS DU ROMAN *MENAUD, MAÎTRE-DRAVEUR*

Eglantina GISHTI[1]

Abstract: This article deals with the translation of *realia* and the strategies used by the translators. According to Florin (1993: 123), *realia* are words and combinations of words denoting objects and concepts characteristic of the way of life, the culture, the social and historical development of one nation and alien to another. Since they express local and/or historical color they have no exact equivalents in other languages. Therefore the realia cannot be translated in the target language by simply finding its equivalent. This article provides an analysis of potential translation strategies for *realia* and presents ways to solve difficulties which may occur in the process of translation.
Keywords: realia, connotative lexicon, equivalence, translation, strategy.

Introduction

Dans cet article nous nous penchons sur la traduction du français différentiel qui se réfère ici, selon la formulation de F. Hausmann, à la variation diatopique (Hausmann, 1986:4), notamment sur certaines difficultés éprouvées par les traducteurs lorsqu'ils traduisent des *realia*. Des exemples significatifs nous sont fournis chez nombreux auteurs francophones qui écrivent en français et qui sont désormais connus et traduits dans le monde entier. Ces auteurs se côtoient souvent dans les aspects culturels et locaux francophones, et les traductions de leurs ouvrages relèvent vraiment un défi vue que ces derniers consacrent une place toujours plus large aux « mots et réalités francophones ». Ceci dit, nous affirmons l'existence d'une sorte de différences linguistiques et culturelles par rapport à un français de référence qui reste celui de la France, à savoir une variété régionale française, dont l'existence et l'usage sont évidents dans nombreux ouvrages publiés. Cette variation diatopique connue comme un français « non standard » ou « périphérique » permet de dégager les spécificités linguistiques et extralinguistiques du lexique francophone.

Au travers d'un inventaire « des francophonismes »[2] (Gishti, 2011:54), nous avons remarqué que cet inventaire se scinde aux lexies du français standard subissant en contexte francophone des changements sémantiques ou des modifications d'emploi pour des raisons extralinguistiques. Nous avons pu dégager les spécificités linguistiques et extralinguistiques du français diatopique

[1] Département de français, Université de Tirana. egishti@yahoo.com

[2] Nous avons fait référence à la description des lexies dans les descriptions lexicographiques (notamment le dictionnaire Petit Robert 2009), ce qui nous fournit une vision interne de ce lexique spécifique. Le dictionnaire enregistre un total de 1312 régionalismes qui expriment : 1) des réalités propres aux pays et aux usages francophones, 2) des régionalismes sémantiques et des régionalismes lexèmatiques.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

en distinguant deux types d'usages différentiels: le lexique général courant et le lexique étroitement lié au *realia,* dont la vocation est précisément de désigner « des réalités propres francophones ».

Sur le plan traductologique de ces derniers, nous avons adopté une méthodologie basée sur une analyse intralinguistique et contrastive. Tenant compte de l'exhaustivité régionale et lexicale francophone, nous nous sommes limités aux *realia* québécoises extraites du roman de Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur.*[3]

Depuis que la traduction des œuvres étrangères s'est développée, une synergie entre deux disciplines, la linguistique contrastive et les études en traduction, a pu être observée. Ainsi, la linguistique contrastive fait partie à la comparaison systématique entre deux ou plusieurs langues dans le but de décrire leurs similarités et divergences (Zotti, 2011 :448). En traductologie, il s'agit de comparer systématiquement des textes originaux et leurs traductions pour découvrir des schémas ou mêmes des procédures universelles de traduction (Baker, 1993 :243-247). Par la suite, l'esprit de cette analyse s'est traduit dans la nécessité d'examiner les procédures de traductions des *realia*, afin de découvrir si les stratégies de la traduction appliquées se suffisent à traduire correctement un mot *realia.*

Les *realia* selon les dictionnaires de langue

Les définitions que l'on trouve dans les dictionnaires usuels portent à penser que le mot *realia* est déterminé par une qualité qui lui est intrinsèque et par le type de référent auquel il renvoie. Poirier (2005 : 505) dans la Base de données lexicographiques panfrancophone (BDLP), les définit comme des usages vraiment propres aux réalités du pays et aux régions de la variété française.

De même, le dictionnaire Petit Robert les définit comme des unités lexicales qui désignent une réalité à telle ou à telle culture.

Par contre, le Trésor de la langue française informatisé (TLFi) propose une définition qui exclut toute relation des realia aux signifiants : *Linguistique :* Objets existants du monde perçus ou considérés indépendamment de leur relation avec le signe (REY *Sémiot.* 1979). Cette définition nous confirme que la catégorie des *realia* se réfère d'abord à des objets (référents ou concepts) et non aux mots qui les désignent (signifiants).

Toutes les définitions susmentionnées reprennent la notion de « réalité propre ». Le point de vue qui les distingue est différent. La définition du TLFi se réfère d'abord à des objets et non aux mots. Elle suppose l'absence d'un référent dans une autre réalité, culture ou zone géographique. Les autres définitions

[3] *Menaud, maître-draveur,* publié en 1937, soit exactement cent ans après *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé, considéré comme le premier roman canadien-français. Il est devenu un classique de la littérature québécoise et demeure avec *Maria Chapdelaine (*Louis Hémon*), le Survenant (*Germaine Guèvremont), *Bonheur d'occasion* (Gabrielle Roy) et *Prochain Épisode (*Hubert Aquin*),* l'une des œuvres les plus lues et les plus étudiées.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

citées, (celle du Petit Robert et de la BDLP), supposent des mots ou des expressions qui désignent des objets ou des concepts culturo-spécifiques à un certain territoire et qui n'ont pas d'équivalents dans d'autres langues, ni d'autres variétés d'une même langue.

En outre, dans la littérature scientifique il existe différentes théories élaborées sur la notion à laquelle on se réfère en utilisant ce mot. Pour certains (Florin 1993: 123, Pedersen 2007: 30 qui parle de extralinguistic cultural references), les *realia* sont des mots ou des expressions qui désignent des objets ou des concepts culturo-spécifiques à un certain pays et qui n'ont pas d'équivalents dans d'autres langues. Ce sont donc des éléments lexicaux qui désignent des référents originaux. Nous adoptons ici cette vision.

Analyse contrastive des *realia*

Le concept de *realia* n'est pertinent que dans une approche contrastive (Farina 2011 :474). Cette approche sert à vérifier l'équivalence sémantique et stylistique, de même que la conformité à l'aspect social et culturel de la langue-culture que l'on traduit. Autrement dit la traduction des mots doit aller de pair avec une traduction de ses mondes (Zotti 2011 :458).

Chiara Brandolini (2011 : 480) affirme également que du point de vue lexical, les régionalismes n'ont pas seulement la valeur de communiquer un signifié ou de désigner un référent, ils acquièrent en même temps dans leur sens, la valeur adjointe d'ethnicité et de culture locale. Par exemple, le diatopisme « suisse »[4] a plusieurs sens, dont une acception désigne un animal nord-américain. De même, « un banc de neige » a une signification différente reflétant un aspect particulier du référent qui est lié aux conditions atmosphériques.[5] Ceci dit, une des difficultés de la traduction concerne le repérage des équivalences dans des systèmes d'organisation conceptuelle différente.

En fait, du point de vue de Bloomfield (Mounin, 1963 :139-140) les formes linguistiques peuvent être dénotées par définition référentielle, c'est-à-dire par une référence à quelque chose de tangible et d'appréhensible dans le monde extérieur. Ceci tend à accepter que le champ conceptuel permettra le maniement d'un nouveau système d'unités sémantiques et au niveau de la traduction, pour ce qui est de la dénotation, quoi que ce soit qui peut être dit dans une langue donnée peut sans aucun doute être dit dans une autre.

De fait, nous acceptons que certains aspects de cultures et de traditions, etc. se rencontrant dans toutes les cultures, sont donc plutôt universaux. Cela sous-entend des équivalences dans les langues respectives. Mais la traduction des *realia* est aussi un objet de recherches ressortissant au contexte de l'histoire du

[4] Suisse : nom commun des tamias américains, en particulier. Du tamia rayé (*Tamias striatus*) qui est un petit écureuil au pelage rayé sur la longueur, nichant dans des terriers et répandu dans l'est de l'Amérique du Nord.

[5] Banc de neige : amas de neige résultant de l'action du vent, lorsqu'il souffle fort, particulièrement en violentes rafales, de grandes quantités de neige peuvent être déplacées et s'accumuler dans les endroits où son effet est le plus faible.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

livre, de la culture et des coutumes du pays d'origine, voire à une analyse non linguistique qui s'appuie évidemment sur les recherches relatives au contexte culturel. Le travail donc sur les nominations des *realia* dans une autre langue impose une analyse détaillée au niveau linguistique et extralinguistique.

D'ailleurs, la traduction des *realia* nécessite des approches spécifiques. Selon le contexte, la traduction et le public cible, le traducteur pourra choisir plusieurs procédés de traduction des *realia*.

Différentes stratégies de traduction des *realia*

Pour ce qui est des stratégies de traduction des realia, nous avons étudié les différents procédés de traduction des realia proposés par Grit (2010:191-194) et Aixelá (1996:53-55).

Grit a proposé ses stratégies en se concentrant premièrement sur le public cible et sur la question de savoir si la dénotation ou la connotation est la plus importante pour ce public. Il propose les stratégies suivantes:

a) Le maintien qui est une stratégie utilisée le plus souvent si le public connaît déjà le terme. Sinon, le lecteur rencontrera des éléments qu'il ne connaît pas.

b) Le calque. Selon lui, cette méthode est seulement utile si le calque est « complètement transparente » et que le lecteur n'a donc pas besoin d'informations sur le fond de la signification du concept.

c) L'approche c'est quand le traducteur opte pour un concept qui signifie à peu près la même chose que le concept dans le texte source

d) La traduction de l'essentiel. Ce procédé ne représente que le point essentiel de la signification. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un hyperonyme.

e) Des combinaisons de différentes stratégies de traduction. Grit explique qu'en pratique différentes stratégies de traduction sont combinées. Souvent, l'usage d'une seule stratégie ne donne pas un résultat satisfaisant.

D'ailleurs la classification d'Aixelá connaît deux groupes principaux : maintien versus substitution.

Parmi les stratégies du premier groupe nous soulignons la répétition. Dans ce cas, le but du traducteur est de garder le plus que possible l'élément du texte source. Nous y ajoutons la traduction linguistique (non-culturelle). Ici le traducteur opte pour une traduction qui est étroitement liée à l'original (sur le plan de la dénotation). En générale, cette traduction est plus claire pour le lecteur, car il est encore possible de reconnaître l'élément du système culturel du texte source.

En revanche, la substitution sous-entend la synonymie et la naturalisation. La stratégie de la synonymie est souvent utilisée pour des raisons stylistiques. En ce qui concerne la naturalisation, le traducteur décide d'intégrer les realia dans le corpus intertextuel qui est ressenti comme spécifique par la culture source. Si cette stratégie est utilisée, le lecteur n'aura pas directement l'idée de lire une histoire provenant d'une autre culture car l'élément « exotique » est remplacé par un élément qui est connu dans la culture cible.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

Les traducteurs donc peuvent se référer à une ou à plusieurs de ces stratégies. Les raisons pour lesquelles ils les choisiront peuvent être très divergentes. Ces raisons peuvent être liées au public (et ses attentes), aux exigences qui sont posées au texte cible ou au contexte. Pourtant, le choix ne s'est pas toujours facile.

La traduction des *realia* du roman *Menaud, maître-draveur*

Ici nous commençons à faire référence à la traduction de certains extraits du roman *Menaud, maître-draveur*. Nous allons voir comment le traducteur essaie de rendre en albanais les *realia* utilisées[6] dans le roman. Le premier mot que nous analysons présente des particularités linguistiques du français québécois.

(1) La voix des grandes rivières annonçait le temps de la drave.
Accompagné d'un interprète, un ingénieur de la compagnie était venu la veille chez le vieux **maître-draveur**, pour demander ses services. Le chantier des draveurs…. (Savard, 1937 :26)
*Jehona e lumenjve lajmëronte kohën e prerjeve të druve**.***
*I shoqëruar nga një përkthyes, inxhinieri i kompanisë i kishte kërkuar **druvarit** të punonte për ta. Kantieri i druvarëve… (la traduction[7])*

Pour ce qui est de la *realia* « draveur », le dictionnaire Usito[8] précise que ce mot renvoie au « transport des billes de bois par flottage ». Dans le langage des chantiers forestiers, le draveur correspond à la surveillance de la descente des pièces de bois qu'on livre au courant du fleuve pour les transporter vers les ports fluviaux. De ce québécisme, il n'existe pas de mot correspondant en albanais, car il décrit dans le roman une réalité d'autrefois typiquement québécoise.

La traduction albanaise précédente propose le mot *druvar (*Celui qui coupe le bois de chauffage), mais cette traduction représente l'étape antécédente à la « drave », car après la coupure du bois, on peut acheminer le bois coupé par l'intermédiaire de la drave et le draveur. Pour la traduction en question, nous avons recours aux ressources lexicographiques de la langue française: le Petit Robert propose le renvoi analogique synonymique « flotteur ». Les indications d'usage dans l'article dictionnairique remarquent que le mot « flotteur » appartient à l'emploi standard et « draveur » est d'un emploi régional. Tenant

[6] Les mots en gras.

[7] Le livre est en voie de la traduction. Le traducteur albanais du roman ayant rencontré des difficultés pour cerner, d'abord, la signification exacte, la connotation et le domaine d'usage des mots *extraits* et, ensuite, pour trouver le traduisant le plus pertinent pour les contextes, nous avons travaillé avec lui pour suggérer des solutions de traduction.

[8]Entièrement conçu au Québec, Usito est le premier dictionnaire électronique à décrire le français standard en usage au Québec, tout en faisant le pont avec le reste de la francophonie. Il propose un contenu ouvert sur l'Amérique du Nord et sur le monde. Usito offre d'une manière aussi détaillée une description du monde à laquelle les Québécois et les autres francophones d'Amérique du Nord peuvent s'identifier.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

compte de la définition, le traducteur albanais peut proposer le traduisant *lundrues (*celui qui navigue). Cette proposition réfère à quelqu'un qui navigue dans les eaux. Cependant, draveur implique les références notionnelles associées aux « chantiers forestiers », au « transport fluvial », aux «phénomènes climatériques qui concernent le temps de la drave/eaux de drave »[9]. « Draveur » est donc de particularité culturelle désignant un référent qui n'existe que dans la langue-culture source et qui n'a pas de traduisant dans la culture cible, albanaise dans ce cas. Nous pouvons, de ce fait, considérer que ce mot désigne une *realia* à part entière: «la spécificité d'une *realia* réside en fait dans l'originalité de la chose nommée». (cf. Poirier 1995: 29)

Un deuxième exemple porte sur la traduction du lexème « coureur de bois ».

(2) Sa femme avait tout fait pour enraciner au sol ce fier ***coureur de bois***. Et lui, par amour pour elle, il avait défriché cette âpre terre de Mainsal, toujours prêt, cependant à s'évader du regard vers le bleu des monts, dès que le vent du Nord venait lui verser au cœur les paroles magiques et les philtres embaumés. (Savard, 1937 : 26)

E shoqja kishte bërë gjithçka për ta lidhur me këtë tokë ***gjahtarin***[10] *krenar. Dhe ai, nga dashuria për të, kishte kultivuar tokën djerr të Mensalit, gjithmonë me vështrimin drejt majave të maleve, sa herë era e Veriut i përçonte në zemër fjalët magjike dhe aromën dehëse. (traduction)*

Comme la *realia* « draveur », le « coureur de bois » pose de difficulté à la traduction. Dans le contexte de l'énoncé précédent, cette cooccurrence signifie : « Vieilli : Chasseur, trappeur, guide de chasse ou travailleur forestier rompu à la vie dans les bois. » (BDLP).

Selon la démarche adoptée soit de « sourcier » soit de « cibliste » (Ladmiral 1986), le traducteur doit décider soit de décentrer le lecteur-cible en gardant la référence culturelle étrangère, soit d'annexer la langue-culture (Meschonnic 1973) de l'autre en conférant une expression naturelle au texte-cible afin qu'il produise chez son public le même effet que le texte-source a eu sur ses lecteurs. Le choix de la démarche sera influencé par ce qu'Aixelá (1996:70) appelle les « intratextual parameters » : le caractère du texte, l'importance des *realia* dans le contexte-source, le destinataire de la traduction et la récurrence des *realia* dans le texte.

Ceci dit, ces aspects sont particulièrement importants dans ce roman étant donné que les récurrences des *realia* imposent plutôt des choix traductifs ciblés à moins que le référent culturel ne permette pas au traducteur d'annexer la langue culture de l'autre. Le traducteur a rendu ce syntagme par le mot *gjahtar* [11]

[9] Les grandes crues de printemps. Le dictionnaire Usito.
[10] Chasseur
[11] Chasseur

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

qui correspond au français standard au mot « chasseur »[12]. Or, le syntagme nominale « coureur de bois », dont il est question dans le passage de *Menaud, maître-draveur,* est très différent du « chasseur ». Nous y retrouvons inscrite l'image thématique primordiale de l'œuvre, la liberté de ce *fier coureur de bois* qui ne se laisse jamais enraciner au sol. Remarquons donc que ce mot s'assimile plutôt à une personne libre qu'à un simple chasseur (métier). Le traducteur peut avoir recours à un syntagme adjectival *njeri i lirë*[13]. Dans ce cas, il exclut toute signification référentielle historique et culturelle. L'idée de la liberté est liée étroitement aux cloches des forêts, aux draves, à la rivière. Il existe donc un système d'unités sémantiques et contextuelles qui composent un champ conceptuel. L'absence d'une de ces unités composantes révèle peut-être la méconnaissance de la part des traducteurs de la variation diatopique, ainsi que de la culture et de la société québécoise. « Le coureur de bois » dans le contexte en question, ne dénote ni un chasseur, ni un homme libre au premier sens du terme. Nous remarquons également que le recours aux démarches soit de « cibliste » soit de « sourcier » ne permet pas de trouver un équivalent référentiel culturel à part entier.

Dans le passage ci-dessous, nous avons remarqué aussi que le traducteur a de la peine à traduire le syntagme « pays du Québec ».

(3) Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plait d'appeler des barbares ! ils ont presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent ; mais **au pays du Québec**…

Kishin ardhur shumë të huaj që na pëlqente ti quanim barbarë ! kanë në duar thuajse gjithë pushtetin; morën gjithë paratë ; por ***Kebeku***[14]*… (traduction)*

Pour l'auteur, il s'agit de la lutte d'un homme pour la délivrance et la survie de son peuple exploité asservi par des étrangers - entendons des Anglais - qui par le pouvoir de l'argent, se sont emparés d'une bonne partie du territoire que les ancêtres ont conquis à la sueur de leur front. L'image du pays revient à maintes reprises tout au long du livre. Remarquons qu'elle s'assimile à l'idée de la patrie à la quelle les canadiens-français appartient par la naissance, fidèles au passé et à la tradition. Toutefois, le traducteur s'affronte à certains choix : *atdhe* (patrie), *vend* (endroit), *krahinë/provincë* (région/province), *qytet* (ville).

Dans une approche sourcière, le choix possible penche vers le traduisant *atdheu* (patrie). Ce traduisant se rapporte partiellement à la définition ci-dessus mentionnée. Concernant notre proposition de la traduction albanaise, la dénomination *atdheu i Kebekut* [15] résulte d'une traduction mot à mot. Le mot

[12] Chasseur et trappeur, en Amérique du Nord. PR, p. 565.
[13] Homme libre
[14] Québec
[15] Patrie du Québec

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

patrie réfère en albanais à la nation. Dans le cas concret ce n'est pas l'idée de la nation qui s'impose.

De plus, l'autre possibilité *vend* (endroit) désigne aussi une division territoriale. Du point de vue syntaxique, le mot *vend* n'apparait pas en cooccurrence avec un toponyme. Nous ne pouvons pas utiliser *vendi i Kebekut*[16].

La traduction *krahina e Kebekut* (région/province du Québec) ne convient pas à la division administrative des régions du Québec. Toutefois, l'auteur a fait vivre le personnage sur les lieux géographiques, circonscrits dans une vaste et riche région forestière qui s'étend à une centaine de kilomètres de Québec qui à l'époque est considérée comme un territoire qui correspond à un propre pays aux Canadiens –français, fidèles au passé et à la tradition.[17]

Nous sommes alors loin du choix de la démarche sourcière. Adaptant celle cibliste, il nous reste à choisir deux propositions : *territor* (territoire), *Kebek* (Québec). La traduction de l'occurrence convient à être rendue par le syntagme *territori i Kebekut*[18] qui renvoie d'emblée, aux territoires auxquels se réfère le personnage principal, Menaud. Le public cible comprend que « le pays du Québec » ne désigne pas de ville, de région, de patrie mais un territoire cher appartenant aux habitants autochtones. Les propositions de traductions précédentes ne sont pas des plus réussites, car la traduction n'a pas toute l'exactitude désirable. Cependant on opte pour le syntagme *territori i Kebekut* (territoire du Québec).

Nous remarquons que la traduction des *realia* nécessite des connaissances approfondies sur le référent et le sémantisme conceptuel du mot traduit. Nous avons constaté qu'on est face à un cas évident « d'anisomorphisme[19] sémantique et culturel » (Zotti : 2015). Les réalités sont différentes d'un univers linguistique à l'autre et imposent plutôt des choix traductifs ciblés tenant compte aussi de la connotation différente que le mot acquiert dans les passages où il figure : une connotation technique lorsqu'il relève du domaine de l'histoire de la ville du Québec, une connotation

---

16 Endroit du Québec.

17 Même si aucune annotation ne permet de dater le roman, on peut aisément déduire que l'intrigue se déroule au lendemain de la Crise économique qui sévit au Québec et dans le monde occidental, en 1929. Le romancier était effrayé par les progrès rapides de l'industrialisation et de l'urbanisation qui menacent, du moins le croit-on alors, la stabilité et l'équilibre des Canadiens-français qui occupaient le territoire.

18 Territoire du Québec

19 Un anisomorphisme est une asymétrie dans la langue cible, c'est-à-dire qu'un mot et / ou une réalité existant dans une langue ne trouve pas d'équivalent direct dans sa traduction et ne peut donc être traduit par une traduction littérale. Le décalage linguistique se double d'un deuxième décalage, externe ou culturel. Même s'il peut exister un même réseau de significations, parfaitement symétrique, entre deux langues, les mots occuperaient une position unique dans le réseau d'associations propre à chaque communauté. Il convient donc de faire la distinction entre écart sémantique (ou linguistique, relevant du code) et écart référentiel (ou extralinguistique, donc dépendant de la réalité vécue par la communauté). Ce deuxième type d'écart relève des realia.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

patriotique lorsqu'il relève de l'amour de la patrie (dans le passage, cf. extrait 3). Le traducteur doit donc essayer de respecter toutes les connotations du mot dans les différents passages du roman.

Solutions possibles de traduction

La spécificité du roman analysé réside dans l'emploi fréquent des régionalismes. À cause de cela, le traducteur se trouve devant la difficulté de choisir le traduisant des régionalismes, particulièrement des *realia*. Dans les deux cas (extraits 1et 2), le traducteur a eu de la peine à proposer un traduisant pertinent dans le contexte local. Nous avons déjà vu que « draveur » et « coupeur de bois » sont en effet des *realia* qui désignent des réalités propres au Québec. Quel serait alors le traduisant le plus adéquat dans ces extraits ?

Pour le contexte où le mot « draveur » désigne clairement une *realia*, différentes stratégies de leur traduction auraient pu être mises en place. Parmi les principales stratégies de traduction nous excluons « l'emprunt », à savoir la reprise complète ou approximative du signifiant de la langue-source qui désigne une *realia* de la culture-source. L'adoption de cette stratégie ne semble pas pertinente, car nous ne pouvons pas insérer dans un texte albanais un mot français, pas du tout lexicalisé dans la langue cible, conférant au texte un caractère qui vise à l'« étrangéisation »[20] (Boyd&Heide, 2010 :64).

Il est évident qu'une autre stratégie, celle de « l'adaptation » (Vinay et Darbelnet 1958), à savoir la substitution d'un élément culturel du texte original par un autre élément jugé fonctionnellement équivalent et qui est spécifique, ou au moins très familier, à la culture cible, n'est pas possible. Nous ne pouvons pas réaliser une sorte d'équivalence de situations dans la langue cible par de mots culturellement marqués. Une traduction albanaise possible serait *transportues i druve, lëndëve drusore*[21]. Cependant, il ne s'agit pas de traduction exacte parce qu'en réalité, *transportues i druve*[22] exclut tout autre référent lié aux draveurs dont on a déjà parlé.[23] Toutefois, nous optons pour ce traduisant. Les composants[24] de l'activité de « drave » exprimés tout au long du roman, délimitent légèrement la perte de l'élément culturel.

La substitution par « hyperonyme » où le traducteur efface l'élément lexical désignant une réalité culturelle propre au contexte-source afin de le remplacer par un hyperonyme qui, par définition, présente un signifié plus

[20] […] l'*étrangéisation*, cherche à remettre en question et à revitaliser les limites culturelles et linguistiques de la culture cible, en insistant sur les différences plutôt que sur l'homogénéisation. Ce modèle herméneutique de la traduction est un processus ethnocentrique radicalement transformateur, voire violent, et qui peut d'ailleurs devenir abusif dans son rejet de toute interprétation classique du signifiant.

[21] Celui qui transporte du bois.

[22] Celui qui transporte du bois.

[23] Les références notionnelles associées aux « chantiers forestiers », au « transport fluvial », aux «phénomènes climatériques qui implique le temps de la drave/eaux de drave ».

[24] Forêts, fleuve, printemps, etc.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

général. Dans ce cas « coureur du bois » est remplacé par *gjahtar*[25]. La couleur locale conférée au texte par la référence culturelle est cependant perdue.

En outre, la « simplification culturelle » (Zotti : 2015) ne fournit pas non plus un traduisant à part entière de la *realia* analysée, car il n'existe pas dans le cas concret, d'autres éléments culturels appartenant toujours à la culture source mais connus et acceptés aussi par la culture-cible. Toutefois, dans cet extrait ce traduisant est plus acceptable que *njeri i lirë/endës* (homme libre) parce que *gjahtar* (chasseur) est un terme plus commun dans la culture-cible. Ce mot rend aussi une évocation d'un homme fort et courageux.

En guise de conclusion

La richesse des cultures qui s'expriment dans nos langues et la réflexion sur les *realia* permettent de souligner le lien qui existe entre le lexique et la culture. En traduction, la difficulté réside alors à rendre ces référents avec des mots des « autres ». L'échantillon que nous venons de présenter ne constitue qu'un tout petit nombre de *realia* dans le roman de Savard, *Menaud, maître-draveur*. Il ne s'agit pas d'échantillon représentatif, mais la sélection a pour but d'illustrer certains cas de figures confirmant que la traduction des *realia* n'est pas facile et la méconnaissance des diatopismes peut provoquer des traductions erronées.

Si on se reporte aux exemples analysés, nous acceptons, que du point de vue référentiel, les traducteurs doivent opter pour deux stratégies de traduction : celle « sourcière » et celle « cibliste ». Notre but n'était pas de prendre position dans l'opposition «sourcière » et « cibliste », mais de vérifier que les deux stratégies adoptées ont leurs qualités et leurs défauts et sont souvent insuffisantes à la traduction.

D'ailleurs, le traducteur a dû avoir recours à des stratégies différentes tenant compte parallèlement des deux stratégies. Il peut adopter par exemple, la stratégie de l'adaptation afin de rendre ces variétés diatopiques près au lecteur cible gardant le plus possible la couleur locale conférée au texte par la référence culturelle.

En outre, il ne manque pas le cas où le choix de traduction s'écarte partiellement de la référence locale du mot de départ. De ce point de vue, la stratégie adoptée garde le lexème affectant partiellement le sens. Le traduisant hyperonymique *gjahtar*[26] préserve l'image d'un homme libre et courageux en albanais. En revanche, il faut admettre que les traductions tentent de recréer tant bien que mal une ambiance linguistique « diatopique », grâce au recours à des stratégies qui réconcilient les deux approches souvent incompatibles « sourcière » et « cibliste ».

[25] Chasseur
[26] Chasseur

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

Bibliographie

Acerenza, Gerardo (2011) : « Les canadianismes, ces inconnus : les traductions italiennes de Maria Chapdelaine de Louis Hémon », *Étude de Linguistique Appliquée (ÉLA*), no. 164, p. 405-419.

Baker, Mona (1993) : « Corpus Linguistics and Translation Studies. Implications and Applications", dans Baker, M., Francis, G., et Tognini-Bonelli, E. (dir), *Text and Technology*, Amsterdam & Philadelphia, Benjamins, p. 233-250.

Boyd, Whyte Iain & Heide, Claudia (2010): « Histoire de l'art et traduction », *Diogène* 3/2010 (n° 231), p. 60-73.
URL : www.cairn.info/revue-diogene-2010-3-page-60.htm.

Brandolini, Chiara (2011) : « Les traductions des realia dans deux romans de Côte-D'ivoire et de Martinique, *Étude de Linguistique Appliquée (ÉLA*), no. 164, p.479-489.

Délisle, Jean (1980) : *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa.

Farina, Annick (2011) : « Les Realia francophones » dans les dictionnaires : modèle d'une traduction exotisante, *Étude de Linguistique Appliquée (ÉLA),* no. 164, p. 465-477.

Florin, Sider (1993) : Realia in translation, dans *Translation as Social Action : Russian and Bulgarian perspectives*, Londres, Routledge, p. 122-128.

Franco Aixelà, Javier (1996): «Culture-specific items in Translation», Román Álvarez and Carmen A. Vidal (eds) (1996). *Translation, Power, Subversion*. Clevedon: Multilingual Matters, 52-78.

Gishti, Eglantina (2011): *Le Petit Robert*, Biblioteca della Ricerca, Linguistica 54, Schena Editore, Italie.

Grit, Diederik (2010): « De vertaling van realia » dans Denken over Vertalen. Naaijkens, Ton, Cees Koster, Henri Bloemen en Carolina Meijer (réd.) Nijmegen: Vantilt, p. 189-196

Haussman Franc, Josef (1986) : « Les dictionnaires du français hors de France » , dans BOISVERT L., POIRIER C., VERRAULT C., et coll., *La lexicographie québécoise : bilan et perspectives*. Actes du colloque organisé par l'équipe du Trésor de la Langue Française au Québec et tenu à l'Université de Laval les 11-12 avril 1985, Québec, Presses de l'Université de Laval, «Langue française au Québec, 3ème section : Lexicologie et lexicographie, 8 », 4-34.

Ladmiral, Jean-René (1986) : « Sourciers et ciblistes ». In : *Revue d'esthétique* 12, p.33- 42.

Meschonnich, Henri (1973) : *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard.

Mounin, Georges (1963) : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard.

Pedersen, Jan (2007) : « Cultural Interchangeability : The effects of Substituting Cultural References in Subtitling", dans *Perspectives, Studies in Translation.*
http://academic.csuohio.edu/kneuendorf/frames/subtitling/Pedersen.2007.pdf

Poirier, Claude (1995) : «Les variantes topolectales du lexique français: Propositions de classement à partir d'exemples québécois », dans M. Francard et D. Latin, *Le régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 13-56.

Poirier, Claude (2005) : « La dynamique du français à travers l'espace francophone à la lumière de la Base de données lexicographiques panfrancophone », *Revue de la Linguistique Romane*, Tome 69, Strasbourg, p. 483-516.

Savard, Félix –Antoine (1937) : *Menaud, maître-draveur*, Québec, Libraire Garneau.

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)

Zotti, Valeria (2011) : « La transposition des mots et des mondes : pour la constitution d'une base parallèle de traductions italiennes de la littérature québécoise », *Étude de Linguistique Appliquée (ÉLA*), no. 164, p.447-461.
Zotti, Valeria (2015) : « Traduire la terminologie de la gastronomie en littérature : l'exemple des plats de viande », dans *La gastronomie à l'ère numérique : Regards linguistiques et économiques sur l'Allemagne, la France, l'Italie, le Royaume-Uni et les États-Unis*, Nancy, http://www.attilf.fr.

Dictionnaires

Base de Données lexicographiques panfrancophone (BDLP), http//www.bdlp.org/
Petit Robert 2007 : PR, Version électronique, Le Robert, Paris.
Trésor de la Langue française informatisé, TLFi, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm
USITO, https://www.usito.com/

BDD-A26277 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:59 UTC)